

Dom Jean-Joseph Hermann de la Part-Dieu

Autor(en): **Reichlen, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **5 (1897)**

Heft 10

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-7334>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DOM JEAN-JOSEPH HERMANN DE LA PART-DIEU

Vous avez certainement lu l'histoire de ce moine dormeur de la Part-Dieu, petit chef-d'œuvre échappé à la plume de Louis Veillot. Eh bien ! ce moine n'était pas seulement un dormeur comme vous et moi, c'était encore un savant, un mécanicien, un inventeur, qui a fait une foule de découvertes dont d'autres ont profité. On a conservé ses plans de machines nouvelles dont l'industrie se sert aujourd'hui, ainsi que sa curieuse horloge astronomique. C'est dire que le célèbre moine de la Part-Dieu a existé et que le charmant récit de Louis Veillot n'est pas un produit de son imagination, une invention, une fiction, mais une réalité. Quelques vestiges des œuvres de notre mécanicien, dispersés dans la chartreuse de la Valsainte ou au musée de Fribourg, sont des témoins de son génie.

Jean-Joseph Hermann, tel est le nom de notre mécanicien, ne se bornait pas à dessiner le plan de ses admirables inventions, à en fabriquer les pièces, à les mettre en mouvement, à leur communiquer la vie, en un mot ; il était encore poète, astronome, musicien, dessinateur, graveur, et que savons-nous encore.

Il n'a pas écrit moins de vingt mille vers qui peuvent être critiqués par un délicat ; mais dans le nombre, il s'en trouve d'une originalité, d'une verve qui n'est pas banale.

En somme, le mécanicien valait mieux que le poète. Nous laissons le poète pour nous occuper du mécanicien.

Notre moine était originaire de Dirlaret, commune allemande du canton de Fribourg, mais il naquit à Ruyères-St-Laurent, le 13 septembre 1753. Ruyères-St-Laurent est un hameau perdu au milieu des bois et des pâturages, sur une pente du mont Gibloux. Le jeune Hermann aidait son

père dans son métier de charpentier ; il abandonna cette rude occupation en 1777 pour entrer au collège de Fribourg.

Il était porteur d'une épaisse barbe lorsqu'il dut se familiariser avec les rudiments du latin.

Dans son autobiographie, qui absorbe la plus grande partie de ses vers, ou plutôt de sa prose rimée comme il écrit, les réminiscences de sa jeunesse lui reviennent :

Dès l'aurore à la nuit, il fallait sans relâche
Promener le rabot, hacher avec la hache,
Pâtissant au grand air, rôtissant au soleil,
N'osant pas se coucher lorsque j'avais sommeil,
Gelé par les grands froids, battu par la tempête,
Exposé quelquefois à se casser la tête.
Le plus fâcheux pour moi c'est que, suant beaucoup,
Je n'avais pas d'argent : mon père empochait tout.
L'on eût plutôt atteint une biche à la course
Que d'arracher un sol à sa tenace bourse.

Après avoir passé quatre à cinq ans au collège, et absous sa rhétorique, il se sentit entraîné pour la vocation religieuse. Il se rendit à la chartreuse de St-Hugon en Savoie. Il y passa une douzaine d'années. C'est ici qu'il fit une horloge en carton à sept cadrans, dont parle Veuillot. Mais la Révolution battait son plein, la chartreuse de St-Hugon fut supprimée et ses habitants dispersés.

Le moine Jean-Joseph Hermann dut s'enfuir, et il trouva un refuge dans la chartreuse de la Part-Dieu, qu'il dut encore abandonner en juillet 1800, devant les flammes qui consumèrent sa retraite. Celle-ci fut relevée et la chartreuse de la Part-Dieu reçut ses anciens hôtes, parmi lesquels Dom Hermann, en novembre 1805. Il fut nommé en 1817 procureur de la maison et termina sa carrière mortelle le 9 janvier 1821.

Dans le nombre des lecteurs de la *Revue historique*, il

en est certainement qui, dans leur excursion au Moléson, ont fait la connaissance de l'ancienne chartreuse de la Part-Dieu ; car, c'est par ici que l'escalade du massif fribourgeois est le moins pénible et offre un nombre infini de variantes sous les bois, au bord des torrents, à travers d'opulents pâturages.

La chartreuse de la Part-Dieu a été fondée en 1307 par une comtesse de Gruyère, Guillermette de Grandson, veuve de Pierre III, qui voulut faire à Dieu une part de ses biens. Pour asseoir sa fondation, la comtesse de Gruyère choisit une profonde solitude, sur l'une des pentes qui forment le groupe du Moléson. Le torrent de la Trême, grossi de mille petits torrents, gronde tout près, au fond de la gorge.

Ce lieu ne fut connu primitivement que par des chasseurs, et il a fallu longtemps à ses premiers habitants pour conquérir sur la nature sauvage la terre qui devait les nourrir. Le 10 mai 1847, le monastère de la Part-Dieu avait cessé d'exister et l'homme bien plus que le temps a détruit en partie ce qui subsistait.

Pour revenir à notre chartreux, nous savons qu'il était affligé d'un invincible penchant au sommeil, ce qui le contrariait étrangement ; il ne pouvait se réveiller à onze heures pour aller chanter matines. Mais songénie ne sommeillait pas ; ce sera une occasion de nous faire comprendre jusqu'où perçait le mécanicien. Il rumine dans sa pensée des plans somnicides et bientôt il exécute un étrange réveille-matin qui n'a été goûté que de lui seul. Il nous livre son secret :

Je dors comme un enfant et suis dur au réveil ;
J'ai la plus grande peine à rompre mon sommeil.
Pour réveiller mon monde à chaque heure requise,
A de nouveaux engins il faut que j'avise.
Je fais d'abord tomber un maillot sur mon lit,
Qui, mû par mon réveil, fait un terrible bruit.

Au bout d'un certain temps, ce grand coup de tonnerre
Ne me réveillant plus, ne fait plus mon affaire ;
Je fixe à mon maillot un rameau de coudrier,
Pour le faire servir en guise de levier ;
J'attache une ficelle à ce genre de manche,
Qui, le maillot tombant, me découvre la hanche.
Le froid, en saisissant mes membres découverts,
M'éveillait. Ruse bonne au milieu des hivers,
Mais au fort de l'été la fraîcheur on envie.
Je prends donc la ficelle, à la main je la lie ;
M'arrachant de mon lit par le poids du maillot,
Elle m'éveille en sursaut, sans même dire un mot.
Cinq à six mois l'engin remplit bien son office,
Mais plus tard sans effet est aussi son service.
Il faut que mon réveil soit plus ingénieux ;
Le besoin que j'en ai me rend industriel.
Je ne m'épargne pas, et, sans miséricorde,
Il faut que je m'éveille. Allongeons cette corde
Pour me la mettre au cou, sans souci du danger,
Aimant mieux le péril qu'au devoir déroger.
Mais pour ne pas passer dans la vie éternelle,
Je ne fais pas couler le nœud de ma ficelle.
Le maillot, en tombant, me lève par le cou,
Sans m'étrangler pourtant, tirant comme un licou,
Il me fait bien pâtir au chignon (?), à la nuque,
Soulevant sans pitié ma tête sans perruque.
L'on s'accoutume à tout. Deux fois l'on m'a trouvé
Pendû, dormant encore, à moitié soulevé.

A ce premier réveille-matin, le plus brutal, qui meurtrissait le pauvre religieux de manière qu'il se rendait quelquefois à l'église en boitant, en traînant la jambe qui avait reçu le choc « du poids du maillot », il en fabriqua d'autres, tous plus ingénieux les uns que les autres.

Mon deuxième réveil est un merle à bec jaune,
Qui siffle un air charmant, voltigeant sur un trône.
Il meut l'aile et le bec, tout en se contournant,
D'un air si naturel qu'on le croirait vivant.
Le troisième réveil, un automate habile,
A la suite du merle apparaît à la file ;

Il sait battre la caisse en vrai maître tambour,
Connaît bien l'ordonnance et bat tour à tour.
Le quatrième contient de même sa merveille :
C'est un serpent bien fait qui me pend sur l'oreille,
Sifflant pour m'éveiller. Bien qu'il ne pique pas,
De mon lit il me fait pourtant sauter à bas.
Ce cinquième est un ais, qui pèse d'importance ;
Un remède excellent contre la nonchalance.
Il me noircit la jambe, ainsi que je l'ai dit,
Lorsque bien lestement je ne sors de mon lit.
Le sixième, enlevant du lit la couverture,
Traite aussi le dormeur d'une façon bien dure.
Je sens le froid saisir mon découvert côté.
Il faut bien que je sorte, étant si tourmenté.
Le meilleur du réveil est la planche tombante,
Qui me meurtrit les os. Celui-là m'épouvante.
Quand j'entends le réveil qui part un peu plus tôt,
Pour éviter le coup je m'élançe d'un saut
Hors de mon lit, et suis, lorsque la planche tombe,
Quitte de m'écrier : Frère ! gare à la bombe !
Ces inventions-là sont au génie ingrates.
De plus, j'ai joint un coq à mon réveil-matin ¹.
Quoique fait de carton, il n'est pas sans instinct.

Nous devons nous borner et laisser le mécanicien au milieu de ses nombreuses inventions toutes plus surprenantes et merveilleuses.

Nous parlerons encore de l'astronome, car Dom Hermann ne se borna point à fabriquer seulement des engins contre le sommeil, ajoute Veuillot, il exécuta plusieurs travaux pour le couvent, entre autres une sorte d'horloge-almanach-bréviaire en carton, qui, dans son genre, est encore une merveille. Heures, minutes, secondes, jours, semaines, mois, années, comètes, planètes, phases de la lune, jours fériés, jours d'abstinence pour les chartreux, jours des saints, je ne sais ce que le cadran ne montre pas.

¹ Ainsi six réveils à la fois ! Il y avait bien de quoi réveiller les sept dormeurs de la légende.

C'est dans son autobiographie qu'il nous décrit l'organisme de cette horloge-almanach, il en dessine même toutes les parties. La description qu'il en fait est longue et nous devons nous limiter.

Avec l'âge, les infirmités vinrent assaillir Dom Hermann au milieu de ses travaux. S'il guérit d'une fièvre en usant des branches de genièvre comme il nous le dit, celles-ci furent inefficaces contre le rhumatisme aigu qui le retint longtemps captif dans sa cellule, mais ici encore le mécanicien lutte contre la douleur.

L'on croyait que mon mal n'aurait jamais de fin ;
En ma place l'on met un autre sacristain.
N'ayant pas de jardin, le loisir qu'on me donne
Permet qu'à tous mes goûts librement je m'adonne.
Etant passionné pour l'art industriel,
Je m'ingénie encore à trouver du curieux.
Je construis un coursier, que je mets sur le faite
De mon appartement, pour marquer la tempête ;
Girouette qui sert à m'indiquer le vent.
Puis j'applique un volet à cette girouette,
Qui tourne quand le vent pousse chaque palette ;
Le tout vient aboutir à mon appartement,
Où je suis, sans sortir, du vent le mouvement,
Observant dans ma chambre, avec grande justesse,
La nature du vent, son degré de vitesse.
Je puis dire le soir, et très exactement,
Combien d'heures, ce jour, avait couru le vent.
J'avais fait deux cadrans, placés contre une armoire,
Où se peignait le tout, sans gêner ma mémoire.

Un jour le Père prieur du monastère vint lui rendre visite et lui fit comprendre qu'il serait préférable pour la communauté de posséder une scie à vent, puisque le ruisseau manque, que des objets astronomiques :

« Tes ouvrages, dit-il, me dérangent la bile,
» Fais une scie à vent, ce serait plus utile. »
« Comptez-y, dom prieur, je l'avais dans l'esprit. »
J'en fais d'abord le plan, l'exécute en petit.

Utile elle sera : nous manquons d'eau courante
Et celle de l'étang serait insuffisante.
L'ouvrage était curieux ; la scie allait, venait ;
C'était plaisir à voir comme elle cheminait.
Sans l'aide du scieur, elle sait mettre en taille ;
Le mécanisme est tel que seule elle travaille.
Et quand tout son travail vient d'être expédié,
Ou, mieux, quand le billon est tout à fait scié,
Sur le toit, un soldat, paradant à son faîte,
Appelle le scieur par des signes de tête.
Celui-ci le voyant depuis son chambrillon,
Peut venir aussitôt mettre un nouveau billon¹.

Notre moine devait remonter l'horloge de l'église et pour cela gravir plusieurs escaliers rapides alors que ses jambes s'opposaient à tout mouvement brusque. Mais le génie allait encore triompher de la difficulté.

J'étudiais le cours de chaque vent,
Désirant être utile à notre cher couvent.
Devant toujours monter l'horloge de l'église,
Je trouve une méthode fort à ma guise.
Pour ne pas me traîner jusqu'au galetas,
Au vent j'aurais recours pour épargner mes pas,
Il saura se prêter et mon office faire,
Sans le moindre refus et même sans salaire.
Cet ouvrage est utile, en même temps curieux,
De le voir manœuvrer déjà je suis joyeux.

Sa joie fut de courte durée, car notre religieux compta sans son hôte. L'installation de cette machine dans le clocher devant occasionner un grand dérangement, les supérieurs s'y refusèrent.

Enfin, il était encore dans sa pensée de construire la plus merveilleuse de ses inventions, qui surpasserait tout ce qui a été créé à ce jour. C'est une horloge et sphère artificielle astronomique. Dans les vers qui nous en donnent la description, il nous révèle encore une fois son

¹ Le lecteur comprendra que cette scie ne fut exécutée qu'en miniature. Nous avons eu l'occasion d'admirer son plan.

vaste génie, ses grandes conceptions. Mais les événements en décidèrent autrement et la mort vint l'arrêter dans son projet.

On possède les plans de ce projet.

Notre savant était très versé dans la gnomonique. Il a laissé parmi ses manuscrits plusieurs diagrammes et plans de cadrans solaires.

Le souvenir du Père Hermann nous est revenu en lisant son manuscrit.

Il repose dans le pauvre cimetière des chartreux de la Part-Dieu, où, il y a quelques années, on remarquait une douzaine de sépultures reconnaissables à une élévation du sol. Ce champ de repos était défendu par une ceinture de murs qui menaçaient ruine ; aujourd'hui, le temps et l'homme ont tout nivelé ; tout est rentré dans le néant. Seules, quelques fougères agitent leur éventail et les ciguës y penchent leur parasol.

Quoique le célèbre mécanicien chartreux, bien plus ingénieux que le célèbre mécanicien Jacques de Vaucanson, dont le nom est resté populaire à cause des automates qu'il construisit, a toujours été un humble, il n'a jamais rien demandé au monde, et il nous a paru intéressant de rappeler son souvenir.

Fribourg, juin 1897.

F. REICHLÉN.

PETITE CHRONIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

— Sur l'initiative du gouvernement des Rhodes-Extérieures, la **Société générale d'histoire suisse**, a eu sa 52^e réunion annuelle le 6 et le 7 septembre dernier à Trogen, patrie de Jean-Gaspard Zellweger, son fondateur.

La première séance a eu lieu dans la pittoresque auberge de la *Krone*. Après quelques paroles de bienvenue de M. le professeur